Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 6 (1910)

Artikel: Vittoria Aganoor Pompilj
Autor: Melegari, Dora
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-749495

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

VITTORIA AGANOOR POMPILJ

Le dimanche 8 Mai, la ville de Rome fut consternée par une double et terrible nouvelle: la grande poétesse vénitienne Vittoria Aganoor venait de mourir des suites d'une opération chirurgicale, et son mari, le député Guido Pompilj, ne voulant pas lui survivre, s'était tué d'un coup de revolver à la tempe! Le Conseil national des femmes italiennes, ayant voulu rendre hommage à la pauvre et illustre morte, Mademoiselle Dora Melegari fut chargée de cette commémoration, dont elle a bien voulu nous envoyer le texte.

* * *

Mesdames, messieurs!

Je n'ai pas l'habitude de parler en public, et il a fallu l'admiration que je ressentais depuis longtemps pour Vittoria Aganoor, et l'émotion qu'a éveillée dans toutes les âmes italiennes cette fin tragique, pour que je me conforme au désir exprimé par notre Présidente de voir commémorer, dans le sein du Conseil national des femmes italiennes, la grande poétesse morte!

Je le ferai brièvement et simplement, avec des paroles de regret et d'affection.

Les faits dramatiques qui viennent d'attrister le cœur de tous ceux qui sentent la puissance de certaines idéalités et de certains attachements, sont si présents à l'esprit de tous, qu'il n'est pas nécessaire d'en rappeler les douloureux détails.

Depuis longtemps, la santé de Vittoria Aganoor éveillait chez son mari, ses sœurs, ses amis, des préoccupations angoissantes, mais personne cependant ne prévoyait que la mort la guettait d'aussi près et allait d'un rapide et tragique coup d'aile emporter la belle proie, ni que sur le blanc suaire de la morte rejaillirait le sang de celui qui voulut immédiatement la suivre dans la tombe et affronter avec elle le grand mystère.

Bien qu'elle essayât toujours de se montrer confiante et de soutenir l'espérance dans le cœur des siens, Vittoria Aganoor devait sentir depuis longtemps, en elle-même, la présence du mal funeste qui rongeait sa vie; du reste, le pressentiment d'une mort prématurée avait déjà assombri les vers de ses années de jeunesse. Elle écrivait dans *Una pagina di diario:*

Giorno limpido e triste! Ho dentro l'anima
Un' insolita voce che si lagna
D'un male ignoto...

Mais ni la maladie, ni le pressentiment d'un mal plus grave encore ne réussissaient à vaincre son âme forte, et jusqu'au dernier moment, elle fut pour son mari l'amie constante et vigilante, l'aide incomparable, la consolatrice suave . . . Tandis que de son âme sortaient des vers harmonieux, elle travaillait pour lui sans trève ni repos, s'occupant de l'administration de ses biens, lui servant de secrétaire zélé et infatigable, contribuant à lui créer des sympathies et à consolider de toutes façons la position politique de Guido Pompilj dans Pérouse, sa ville natale.

Quand son mari se trouva entraîné dans les luttes âpres des partis, elle le défendit avec une ardeur intelligente; et quand, entouré d'embûches secrètes, il se laissait aller au découragement, elle le relevait par sa confiance, le consolait par son amour. De cette façon, Vittoria Aganoor, détruisit pour toujours et triomphalement le préjugé, suivant lequel une femme de talent ou de génie est fatalement une épouse médiocre, incapable d'oublier sa propre personnalité et d'être la compagne tendre, l'amie dévouée, et la consolatrice de son mari.

Guido Pompilj et sa femme ne vécurent ensemble que peu de temps, neuf ans à peine! Et pendant ces neuf ans, ils furent souvent séparés l'un de l'autre. Lui était retenu à Rome par sa charge de sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, tandis qu'elle préférait le séjour de Pérouse. La vie agitée et fiévreuse de la capitale fatiguait Vittoria Aganoor, dont l'existence s'était écoulée en grande partie à Venise, la ville du rêve et du silence.

Elle ne venait à Rome que rarement, pour peu de jours, et semblait toujours pressée de s'en éloigner, bien qu'elle y fût recherchée et fêtée, et qu'elle n'échappât pas à la fascination de la Ville éternelle. Mais elle ne s'y arrêtait jamais longtemps, comme si une voix secrète la rappelait ailleurs, ou comme si une mystérieuse vision de l'avenir lui avait révélé le drame qui devait s'y dérouler un jour. Pour quelques âmes de sensibilité exquise, éprises d'idéal, le voile du grand mystère se soulève, parfois, pendant quelques secondes . . .

Mais si, durant ces dernières années, Guido Pompilj et Vittoria Aganoor vécurent rarement ensemble, cependant entre eux le lien d'affection et de confiance resta toujours très intime. „Nous ne formons qu'une seule âme," me disait l'an dernier Guido

Pompilj en me parlant de sa femme, et, en vérité, c'était un lien d'âme qui les unissait. Quand ils se marièrent, ils avaient depuis longtemps dépassé l'âge de Roméo et de Juliette, et tous deux avaient atteint la maturité de la vie; mais cela n'empêcha en rien la fusion intime de leurs cœurs et de leurs âmes, fusion si profonde, qu'ils sentaient moins que d'autres peut-être la tristesse de l'éloignement matériel.

Entre Rome et Pérouse, du reste, il y avait un échange incessant de lettres, de dépêches, d'appels téléphoniques, et, pour être toujours prête à répondre à son mari, Vittoria Aganoor avait abandonné son cabinet de travail pour occuper celui de Pompilj; là, en face de ce paysage de l'Ombrie qu'elle goûtait si profondément, au sein des livres et du travail, ses journées s'écoulaient dans l'attente des messages ou de la voix de celui qu'elle aimait.

Née pour l'abnégation et le dévouement, Vittoria Aganoor, avait consacré sa jeunesse à soigner une mère malade. Son altruisme se développa davantage encore dans le mariage, de sorte que cette union, qui satisfaisait à la fois le cœur et l'intelligence, enchaîna l'âme de Guido Pompilj au point que, resté seul au monde, sans mère, sans enfants, il se sentit si perdu, si faible et abandonné que, dans une heure de suprême détachement, il voulut renoncer à la vie!

Les vers par lesquels Vittoria Aganoor ouvre le volume de ses *Nuove Liriche*, sont comme l'explication psychologique anticipée du fait atroce. L'homme que, vivante, elle devait à ce degré soutenir moralement, n'était plus en état de combattre sans elle les batailles du monde.

AL MIO MARITO [1])

Se a te, larvata di fraterna fede,
Venga l'insidia; e sù tuoi campi mieta
La frode; e compia sua viltà l'oblio;
Alla tua pena l'anima ripeta
Che ti resto io.

---

[1]) A MON MARI

Si près de toi, sous le masque de la loyauté fraternelle, — se dresse l'embûche; et que sur tes champs moissonne la fraude; — et que l'oubli accomplisse son œuvre lâche; — qu'à ta douleur l'âme répète que je te reste, moi!

Si la tempête détruit les domaines du songe, — et si la désolation vient faire sa demeure là où ton désir édifiait des choses hautes; — je t'élèverai, moi, de nouveaux palais de joie et d'espérance!

Et si jamais sur la route tracée par le destin, — les ténèbres t'enveloppent, — et en d'obscures régions de l'abîme t'attirent, — invoque mon nom, — et avec mon cœur comme flambeau, je volerai, moi, pour te sauver!

Se la bufera schianterà i domini
Del sogno, e lo squallore avrà sua stanza
Ove alto edificava il tuo desio;
Nuove reggie di gloria e di speranza
T'alzerò io.

E se mai sulla traccia del destino
La tenebra t'avvolga e in cieche parti
D'abisso attiri, invoca il nome mio,
E col mio cuor per fiaccola, a salvarti
Volerò io.

Guido Pompilj n'eut pas la vertu d'attendre que la flamme d'amour de ce cœur si ardent et fidèle vînt adoucir ses souffrances; après cette nuit terrible dont parle Pétrarque:

La notte che seguì l'orribil caso,
Che spense 'l sol, anzi 'l ripose in cielo,
Ond'io son qui com' uom cieco rimaso...[1])

il refusa de végéter dans la solitude après avoir connu l'intensité de la vie à deux et, violemment, il suivit dans la mort la femme trop aimée.

* * *

Vittoria Aganoor était née à Padoue, — et non à Venise comme plusieurs l'ont cru, — d'une mère italienne et d'un père d'origine arménienne qui avait vécu longuement en Perse et possédait une âme nostalgique d'Oriental. L'enfance de la poétesse s'écoula donc dans la ville savante où étudièrent Dante, Pétrarque, le Tasse... et où St-Antoine accomplit, dit-on, une partie de ses miracles. Qui peut mesurer l'influence qu'exercèrent sur l'esprit juvénile de Vittoria les grandes ombres, errantes peut-être encore sous les portiques de l'université fameuse ou le long des murs dont l'origine légendaire remonte à Anténor, frère de Priam!

Elle eut comme premier professeur de littérature le poète Giacomo Zanella, qui lisait aux sœurs Aganoor les vers des poètes classiques, grecs, latins, italiens. Comme il leur faisait ces lectures presque toujours le soir, et que, de peur d'en détourner l'attention, il ne permettait à ses élèves aucun ouvrage manuel, les yeux de la petite Vittoria se fermaient souvent en l'écoutant: „ce qui me forçait, racontait-elle, à l'effort torturant de tenir les pau-

[1]) La nuit qui suivit le fait horrible qui a éteint le soleil, ou plutôt l'a replacé au ciel de sorte que je suis resté comme un homme aveugle...

pières ouvertes (pas l'esprit) et de feindre l'attention, tandis que les héros d'Homère et les âmes dantesques du Purgatoire dansaient devant moi des rondes monstrueuses, remplissant mes oreilles d'un bourdonnement étrange et désagréable."

Eschyle seul avait le pouvoir de la tenir toujours éveillée, et elle allait répétant des passages de ses tragédies avec une flamme d'enthousiasme très vive. Dès l'enfance, Vittoria Aganoor montra une grande préférence pour les vers libres, quoique son maître ne l'y encourageât pas. Il lui disait en dialecte *vicentino:* „Laissez en paix les vers blancs, vous n'êtes pas faite encore pour un os aussi dur. Tenez-vous en au quatrain, la rime soutient!" Le caractère un peu rebelle de Vittoria la poussait au contraire à essayer et essayer encore de réussir dans les vers libres, et un beau jour, le cœur palpitant, elle présenta à son professeur un petit poème de sa composition: *La grotte de Camoëns.* „Zanella, dit-elle, lut en silence, puis leva les yeux et me regarda. Il déposa le feuillet, écrivit rapidement en marge quelques mots, me tendit la main en disant simplement: Brava! et me quitta." Les paroles que l'abbé poète avait écrites étaient éloquentes dans leur brièveté: „Chère Vittoria, faites-moi cette charité de continuer vos études; je le dis pour vous, pour votre famille, pour moi et pour l'Italie!"

En racontant plusieurs années plus tard ce fait qui lui procura toute la joie tumultueuse d'un premier rendez-vous d'amour, la poétesse déjà célèbre ajoutait avec une modestie singulière: „Ce fut là mon premier grand succès, et il se pourrait que de grands succès je n'en eusse pas d'autres à enregistrer dans la vie!" Après la mort de Zanella qui exerça sur son imagination une si puissante influence, Vittoria Aganoor eut, pour second maître, celui qui fut le principal guide de sa pensée, le critique Enrico Nencioni, dont la littérature italienne regrette aujourd'hui encore la mort prématurée. Ame intuitive, esprit pénétrant et fin, imagination ardente, il possédait à un haut degré la divination du beau, la compréhension de tout ce qui est grand, délicat, exquis, et il fut pour la jeune fille le vrai révélateur, celui qui lui fit connaître les littératures étrangères, en particulier l'anglaise, et ouvrit plus largement, devant les grands yeux noirs de Vittoria,

l'horizon de l'art et la vision de beauté qui devait l'envelopper pendant toute sa vie d'un voile lumineux.

Peu à peu, Vittoria avait grandi. Elle vécut longuement à Venise, et ensuite à Naples — où sa famille possédait une belle villa à Pausilipe — dans un cercle restreint d'amis, littérateurs et artistes. Le poète Andrea Maffei avait été l'un des visiteurs assidus du salon Aganoor; l'atmosphère où elle vécut ne la détourna donc pas de sa véritable vocation, celle de dire en vers tout ce qui lui passait dans l'âme. Tandis qu'au coucher du soleil, elle regardait de sa fenêtre la vallée et les montagnes lointaines, et voyait, suivant sa belle expression, „le ciel se décolorer devant le miracle des étoiles" elle se tourmentait de ne pouvoir rendre, non seulement les scènes qui charmaient ses yeux, mais les pensées qui tourbillonnaient dans sa tête.

Et quand elle réussissait à exprimer l'une des pensées ou l'une des scènes qui remplissaient son esprit d'un si vertigineux tumulte, elle n'en était jamais satisfaite, et se demandait avec angoisse quand elle réussirait à traduire en mots son monde intérieur!

Vittoria Aganoor, dont la réputation se répandait peu à peu en Italie, envoyait ses vers à ceux qui les lui demandaient, et, indifférente aux applaudissements de la foule et sans aucun désir de vaine gloire, elle ne se préoccupait nullement de réunir ses poèmes en volume; il fallut les vives et fréquentes instances de sa mère pour la décider à publier enfin, en 1900, une année avant son mariage avec Guido Pompilj, la *Leggenda Eterna,* où se trouvent réunis les vers les plus ardents et les plus sculpturaux de sa muse juvénile. Elle fit paraître il y a deux ans un second volume, *Nuove Liriche,* mais plusieurs de ses compositions sont dispersées encore dans les revues, les journaux ou les tiroirs des amis. Espérons qu'une main intelligente et dévouée les réunira un jour et qu'ils ne seront pas perdus pour le patrimoine poétique de l'Italie.

On a dit de Vittoria Aganoor que l'âme de Vittoria Colonna et de Gaspara Stampa revivait en elle, mais c'est là une simple formule littéraire qui ne rend pas justice à la poétesse moderne, dont la production est infiniment plus riche et variée. Elle sut

enfermer l'exubérance et la fantaisie de son tempérament oriental dans les formes les plus sévères de l'art, et, mérite très rare chez une femme, et même chez les hommes, elle n'écrivait que quand elle avait quelque chose à dire, quelque chose de fort, d'original, de délicat...

Dans les deux uniques volumes qu'elle ait publiés, se retrouve, sous une forme rapide et nerveuse, la même noblesse d'inspiration. C'est tantôt une vision héroïque ou un hymne à l'amour; tantôt, influencée par le paysage franciscain de l'Ombrie, et transportée par un sentiment d'universelle harmonie, Vittoria chante „le cantique des créatures".

Mais même quand elle décrit les beautés de la nature et les joies de l'amour, une mélancolie s'étend comme un voile sur toute son œuvre poétique, et une tristesse semble la poursuivre, comme si déjà l'ange de la mort la couvrait de son ombre.

Vittoria Aganoor n'a pas l'élan d'Ada Negri, ni son éloquence orageuse, ni ses cris impétueux de pitié, de colère et de douleur; mais nourrie de fortes études classiques, elle encadre ses beaux vers dans une forme savante et raffinée.

Si Vittoria Aganoor avait vécu en France, on la rangerait probablement dans l'école parnassienne, car vraiment elle fut impeccable dans l'exécution technique du vers. Mais il serait injuste de la comparer à ces ciseleurs de paroles, car tous ses poèmes révèlent une âme chaude, fervente, palpitante d'amour, où vibrent toutes les affections et les souffrances qui émeuvent l'humanité. Cette impressionnabilité extrême la fait passer d'un pessimisme parfois amer à des rimes presque joyeuses, parfumées de fleurs et illuminées de soleil!

Le sentiment patriotique était très vif également dans le cœur de la poétesse vénitienne, mais immédiatement son génie passait de l'amour de la patrie à un sentiment d'humanité plus large et plus serein, qui lui faisait pressentir par la pensée l'avènement d'une ère de fraternité universelle. Ses derniers vers furent écrits pour un comité de dames italiennes qui avaient organisé à Trieste un bazar en faveur des ouvriers italiens, comme si son âme de Vénitienne avait voulu se tendre une dernière fois vers la sœur *irredenta!*

Fratelli miei, non disperate! Ancora
V'è chi soffre, e per voi veglia e lavora.
V'è chi sa che fra l'ore attese e liete,
Una ne sorgerà... che voi sapete![1])

Peu de temps avant sa mort, Vittoria Aganoor avait publié l'*Ultimo canto di Saffo*, et elle écrivait à ce propos à une amie: „Le public a bien accueilli mon dernier chant, peut-être parce qu'il est si court!... Des amis qui ne se souvenaient plus de moi depuis longtemps, s'en sont souvenus en cette occasion." Et elle ajoutait: „J'ai déjà reçu deux traductions en latin et une en français. *Non c'è male!...*"

Dans ce modeste et joyeux: *Non c'è male,* se révélait toute la douce humilité de cœur de celle que l'on surnomma la Sapho italienne, et que Carducci avait saluée: *Ave et salve, anima dulcissima.*

* * *

La nature s'était montrée prodigue avec Vittoria Aganoor. A l'*intelletto d'amore,* elle avait ajouté les avantages de la personne, et surtout la beauté de deux grands yeux lumineux, dont le regard profond, perçant et tendre s'emparaît de l'âme de ceux sur qui il se fixait longuement.

Je ne l'ai pas connue dans sa jeunesse, et je la vis pour la première fois, il y a quelques années, durant l'une de ses brèves apparitions à Rome. C'était encore une figure brillante et qui pouvait séduire avec sa chevelure de jais, ses épais cils noirs et son beau visage oriental aux traits marqués. Très aimable de manières, gracieuse et bien féminine, elle paraissait beaucoup plus jeune que son âge. Le regard, le sourire, l'expression douce et ardente de son visage étaient ceux de la femme qui se sent encore entourée, réchauffée, éclairée par une flamme d'amour...

Bien qu'elle évitât avec soin tout ce qui pouvait ressembler à une recherche d'applaudissements ou de louanges, Vittoria Aganoor consentit, il y a quelques années, à se faire entendre dans l'Aula Magna du Collège Romain. On lui avait imposé comme

---

[1]) Frères, ne désespérez pas! — Il y a des cœurs qui souffrent pour vous, — Et qui pour vous veillent et travaillent. — Et croient que parmi les heures attendues et joyeuses — Il s'en lèvera une... que vous savez!

sujet de parler d'elle-même et de son œuvre. Plusieurs de ses auditeurs d'alors doivent se rappeler avec quelle modestie exquise, celle qui, depuis la mort d'Alinda Brunamonti, pouvait se considérer comme la première poétesse italienne, parla d'elle-même, de ses travaux, de ses affections...

Deux fois déjà j'ai fait allusion dans cette courte commémoration à la répugnance de Vittoria Aganoor pour toute réclame, et pour tout ce qui pouvait ressembler au désir d'accroître sa renommée; mais il ne sera peut-être pas inutile d'insister sur ce trait caractéristique de sa nature, aujourd'hui que les axiomes les plus vulgaires ont cours dans les jeunes esprits sur la façon de conquérir le succès par le cabotinage effréné et la louange incessante de soi-même.

Georges Sand avait bien raison de dire (elle aussi était une femme très modeste) que ceux qui se couronnent de leurs propres mains ne peuvent plus grandir! On pouvait trouver exagérés chez Vittoria Aganoor cette terreur du public, ce désir d'effacement qui ne naît que chez les êtres délicats et fiers ou chez les esprits élevés qui, par le cœur, l'âme et l'intelligence, ont déjà atteint les plans supérieurs de la pensée, mais ils la marquaient d'une empreinte très noble.

„Ma vie littéraire, dit la poétesse vénitienne, en commençant sa conférence, n'a pas été une vertigineuse ascension, et ne peut susciter qu'un très mince intérêt." Et elle parla de ses premières années, de ses premières études, de ses premiers maîtres... Son enfance s'était passée à écouter les longues descriptions nostalgiques de son père, qui avait toujours les yeux remplis de l'éblouissante vision de l'Asie, et à qui, en Italie, tout semblait *obscur et étroit!* „Il me resta donc, disait Vittoria, avec le sang paternel et la suggestion de ces merveilleux récits, une soif d'horizon vaste, une manie de soleil, une horreur profonde pour tous les brouillards, une épouvante de tout ce qui limite!..."

A cette soif de grand air, à ce désir de soleil qui tourmentèrent sans cesse l'âme de Vittoria Aganoor, on doit ajouter un amour excessif de la vérité et un besoin presque angoissant de franchise; et pourtant elle se rendait compte, avec son esprit pénétrant, que l'être humain est forcément illogique, incohérent, et souvent même peu sincère. Elle était toujours frappée du fait

que tandis que nous parlons de choses simples, sereines, modestes, tout à coup, un éclair nous traverse et nous nous sentons dévorés du désir de toutes les beautés, de toutes les conquêtes, de toutes les dominations!... Il y a donc en nous, se demandait-elle avec angoisse, un être d'instinct que notre raison masque et domine plus ou moins complètement? Et elle ajoutait: „Chacun de nous a en soi un monde qui lui appartient, que personne ne connaît; et nous-mêmes, quand nous y descendons, dans le libre recueillement de certains silences que rien ne vient rompre, nous en sommes comme éperdus et bouleversés..."

Et bien qu'elle éprouvât tant de répugnance à parler d'elle-même, elle sentait, jusqu'à la douleur, le contraste qui existe entre notre *moi* intérieur et notre *moi* apparent, et ce mensonge inévitable était pour elle une source de tristesse infinie. Dans le vers seulement, son âme opprimée pouvait se délivrer du poids des conventions morales et sociales, prendre son vol, connaître l'ivresse du chant libre, et faire entendre sa voix véritable.

Vittoria Aganoor était consciente de ce privilège du poète, du „frère poète" comme elle avait l'habitude de dire *franciscainement;* et pour vivre le plus possible dans la vérité, elle recherchait le silence et la solitude. A Pérouse, sa plus profonde jouissance était de passer des heures et des heures, durant les éblouissantes nuits d'été, à contempler les étoiles et à communier avec leur âme d'éternité et de mystère. Elles exerçaient sur son imagination une fascination étrange et une merveilleuse action pacificatrice. Peut-être sa mère, comme celle de Sully Prudhomme, avait-elle trop regardé les étoiles, quand elle la portait dans son sein.

De là vient que toute ma vie
— — — — — — — — — —
Je traîne l'incurable envie
De quelque paradis lointain.

Et Vittoria Aganoor était si persuadée de l'action pacificatrice de cette contemplation du firmament, qu'elle écrivait à une amie, dans l'une de ses dernières lettres: „Si tu vois de la boue, détourne-toi pour regarder les étoiles! Pourquoi devrions-nous nous arrêter à regarder les marais, si nous pouvons contempler l'infinie pureté de la mer?" Et toujours elle disait que les yeux

devaient rester limpides et prêts pour les magnificences du ciel, car le temps qui nous est donné pour les contempler est bien court.

Aujourd'hui qu'elle est allée dans de plus hautes et sereines sphères, contempler ces astres qu'elle aimait tant, Vittoria Aganoor laisse dans toutes les âmes l'inoubliable souvenir d'une pensée haute et pure, unie à un cœur généreux à un admirable oubli d'elle-même!...

Les vers qu'elle écrivit pour les funérailles d'Alinda Brunamonti peuvent lui être appliqués:

Vedi? È il trionfo. I sonori
Inni odi tu? Pel sepolto
Tuo corpo stanco hanno colto
Tutte le rose e gli allori.[1])

Pour Vittoria Aganoor aussi les roses et les lauriers ont été cueillis, on les a répandus à profusion sur le double cercueil, et des larmes de pitié y sont tombées. Elle restera désormais dans la mémoire de tous comme la femme qui a été aimée jusqu'au delà de la mort!

ROME DORA MELEGARI

□□□

SINNSPRÜCHE UND GLOSSEN[2])

Der „ungeahnte Fortschritt der Verkehrsmittel" ist eine der zahlreichen ungeprüften Zauberformeln des überzeugten Zeitgenossen.

Ich frage: Wozu? Wozu dient diese immer raschere Bewegung? „Erweiterung des Gesichtskreises": auf deutsch: Badeaufenthalt der Familie X Y Z in Scheveningen oder Norderney.

Der moderne Mensch fährt heute von A nach B um 25 Minuten schneller als jüngst. Was besagt das? Die Technik wird immer leistungsfähiger. Aber das — Resultat?

*

Kultur wird immer mehr zum mühsam gewahrten Besitz des Einzelnen, ist gewissermaßen nur im Kampf gegen die Zeit zu erhalten möglich. Dadurch aber verwischt sich allmählisch ihr Wesen, denn Kultur bedeutet ein Gesamtniveau, sollte etwas Unbewusstes sein. Heute entwürdigt man sie zum Programm.

---

[1]) Vois-tu? C'est le triomphe. — Entends-tu les hymnes sonores? — Pour ton corps enseveli et fatigué — On a cueilli toutes les roses et tous les lauriers.

[2]) Aus *Richard Schaukal*, Leben und Meinungen des Herrn Andreas von Balthesser. Georg Müller, München und Leipzig 1908.